

Renoir et Matisse

« Il me revient que Renoir me disait un de ses derniers jours avec tendresse : « Si vous saviez, mon cher, comme j'ai aimé la femme ! Et pas comme un vieux cochon ! ». Matisse confie ce souvenir, car il se sait fait du même pinceau : admirateur de beaux chassis, carré à l'abri derrière son chassis rigide. « S'il n'y avait pas eu de tétons, je n'aurais jamais choisi ce métier, avouait Renoir. « J'aime avec mon pinceau », cabotinait-il pour ceux qui l'auraient mal compris. Et de peur qu'on le prenne pour un prude, il précisait, rudement peintre : « Quand j'ai peint une fesse et que j'ai envie de taper dessus, c'est qu'elle est finie ».

Chassé de Marseille par une bronchite, Matisse vient goûter la douceur niçoise, et s'installe en décembre 1917 à l'hôtel Beau-Rivage. Matisse, qui possédera plusieurs œuvres de Renoir dans sa collection, admire Renoir ; il demande au collectionneur et critique d'art Georges Besson, dont il vient de faire le portrait, de lui présenter Renoir, qui exécute dans cette période le portrait de sa femme. Le 31 décembre, les deux grands peintres se rencontrent ; ils se verront à de nombreuses reprises jusqu'à la mort de Renoir, comme s'ils se passaient le témoin, le flambeau de l'art décoratif français.

Matisse apporte à Cagnes ses premières œuvres niçoises, pour les soumettre au maître impotent. Renoir est impressionné par « La fenêtre ouverte » ; Georges Besson nous a transmis son commentaire : « Quelle volonté de vigueur, quelle expression exacte et profonde de la chambre d'hôtel à Nice ! Votre bleu de la mer devrait venir en avant et il est à sa place ! De même la barre noire d'où tombent les rideaux... Ca me fiche en colère ! » Il disait ensuite avec malice, imitant le geste de celui qui peint par dessous sa jambe : « Je croyais que Matisse travaillait comme ça... C'est faux. Il se donne beaucoup de mal ce garçon... »

Les deux artistes aiment les maîtres de la peinture française du XVIII^e siècle : la poésie de Watteau, les femmes potelées de Boucher, la vigueur de Fragonard ; ils reconnaissent aussi en Courbet le rénovateur de la peinture française, la réincarnation de la nature et de la chair. Ils se lancent tous deux dans la sculpture pour mieux rendre les formes, dont certains aspects leur échappent dans la peinture. Enfin, ils ont cette volonté commune de fondre leur art dans la vie de tous les jours, en utilisant la céramique et la porcelaine comme support.

Bien que très éloignés dans leurs styles respectifs, nos deux artistes se savent proches par l'esprit : tous deux ont un sens aigu de l'harmonie et recherchent par la peinture une sorte d'extase, d'apaisement, qu'ils estiment légitime de communiquer et d'apporter à leurs appréciateurs. La décoration n'est pas le but recherché, mais elle est le résultat ultime de leur travail. La peinture ne sert pas à expliquer le monde mais à le montrer au travers de sa complexité ou de sa simplicité, de sa diversité. Tous deux ont choisi le chemin de la joie de vivre et sont donc des adorateurs respectueux de la féminité, comprise comme le vecteur de la vie. Les figures plantureuses de Renoir s'ébattent dans la nature comme dans l'Eden perdu, et se confondent avec la végétation par la vibration colorée. Les lianes matisiennes se lovent dans les formes choisies, épousent les objets ou se prélassent dans la toile comme des plantes de serre. Le monde est courbe comme la Terre est ronde.

Matisse redécouvre la joie de retranscrire en peinture la vibration de l'atmosphère, ces notes impressionnistes qu'il n'a jamais cessé d'aimer. « Oui je copie la nature, et je m'efforce même de mettre les heures dans mes toiles », déclare-t-il. A l'annonce de la mort de Renoir en juin 1919, il confiera : « Renoir était une merveille. (...) J'ai toujours pensé qu'aucune époque n'offre d'histoire plus noble, plus héroïque, d'accomplissement plus magnifique que celui de Renoir ». Il admirait Renoir, qui continuait à peindre, perclus de rhumatisme ; il ne pouvait savoir que tel serait son sort vingt cinq ans plus tard, mais sûrement son exemple l'aida à tracer son art avec courage du fond de son lit, muni de ciseaux : les papiers découpés sont nés de la douleur et du courage, de la volonté de ne pas subir.